

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉÂTRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, GUSTAVE BERTRAND, PAUL BERNARD, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, E. DAVID, A. DE FORGES, G. DUPREZ, ED. FOURNIER, O. FOUQUE, F. GEVAERT
HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, AD. JULLIEN, P. LACOME, TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES
E. LEGOUVÉ, MARMONTEL, A. MOREL, H. MORENO, CH. NUITTER, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN
ARTHUR POUGIN, DE RETZ, J.-B. WEKERLIN, VICTOR WILDER & XAVIER AUBRYET

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. DELLA MARIA, souvenirs d'un musicien oublié (6^e et dernier article), ARTHUR POUGIN.
— II. Semaine théâtrale. Premières représentations des *Noces de Fernande* et *Camargo*, H. MORENO. — III. L'Exposition instrumentale rétrospective (5^e et dernier article), P. LACOME. — IV. Nouvelles et concerts. — V. Nécrologe.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec ce dernier numéro de notre 44^e année de publication, la mélodie intitulée :

JE N'OSE

Paroles et musique de D. TAGLIAFICO. — Suivra immédiatement la nouvelle mélodie de G. BRAGA : *Toujours l'aimer!* poésie de SULLY PRUDHOMME.

PIANO

Nous publierons, dimanche prochain, premier numéro de notre 45^e année de publication, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *La prière du matin*, de A. TROJELLI. Suivra immédiatement : *Que la vie est belle!* valse d'ÉDOUARD STRAUSS, de Vienne.

PRIMES DU MÉNESTREL 1878-1879

Voir à la quatrième page de la table des matières, le catalogue des primes PIANO et CHANT, tenues à la disposition de nos abonnés à partir du dimanche 1^{er} décembre, — date de la 45^e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes seront délivrées à tout nouvel abonné ou sur la présentation de la quittance de renouvellement d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1878-1879. Nos abonnés remarqueront qu'indépendamment des nouveaux volumes de CHARLES GOUNOD, obligeamment mis à notre disposition par la maison Choudens et fils, les éditeurs du *Ménestrel* offrent à leurs seuls abonnés au journal complet, texte, chant et piano, la nouvelle partition illustrée de *Psyché* d'AMBROISE THOMAS.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1^{er} décembre 1878 à fin novembre 1879 (45^e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé franco à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — Pour tous détails, voir la dernière page de la table des matières.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 bis, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs des départements qui désireraient les recevoir par la Poste sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix d'abonnement, en y ajoutant un supplément d'un franc pour l'affranchissement des primes simples, piano ou chant, et de deux francs pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse, de STRAUSS, de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant les opéras — autres que ceux annoncés — qui nous sont demandés.

DELLA MARIA

SOUVENIRS D'UN MUSICIEN OUBLIÉ

VI

J'ai fait remarquer précédemment que la carrière active de Della Maria ne s'était pas étendue en France au delà de deux années, que dans le cours de ces deux années il avait fait représenter six opéras, et qu'après sa mort un septième ouvrage, laissé inachevé par lui, avait été offert au public. Or, je ne crois pas qu'il y ait, dans l'histoire de la musique française, d'autre exemple d'un compositeur ayant parcouru une carrière si courte, et ayant laissé un renom pareil à celui de l'artiste dont il est ici question. Della Maria a rencontré, dès son début, un succès éclatant, et ce succès fut tel que le nom de l'œuvre fut aussitôt accolé à celui du musicien, et qu'on ne l'appelait plus que « l'auteur du *Prisonnier*. » Ceci prouve la valeur que le public attachait à cet ouvrage, et cette valeur n'était point de convention, car celui-ci résista pendant près d'un demi-siècle aux outrages du temps, et aujourd'hui, après quatre-vingts ans écoulés, on peut affirmer que, si légère qu'elle soit, Della Maria a laissé sa trace et que son nom ne périra pas tout entier. Sans vouloir en aucune façon surfaire son mérite, il est donc permis de croire que Della Maria avait en lui l'étoffe d'un créateur, et l'on peut supposer qu'il eût vraiment honoré son pays si sa vie avait été moins courte.

Si l'on veut connaître, au point de vue général, l'opinion de ses contemporains sur cet artiste aimable, on la trouvera résumée dans ces lignes que lui consacrait Geoffroy, le critique resté fameux du *Journal des Débats*. Geoffroy sans doute est loin d'être un oracle en ce qui concerne les choses musicales, mais le jugement qu'il porte sur Della Maria me paraît équitable, et d'ailleurs il me semble qu'on peut surtout le considérer comme un écho de ce que chacun pensait ou disait alors du compositeur :

« Della Maria, disait Geoffroy, étoit un de ces musiciens tels qu'il en faut à la France : Français pour l'esprit et le goût, Italien pour le génie et le sentiment de la musique, unissant à la mélodie ultramontaine la connaissance de notre langue

roids, d'autant plus qu'il nous a paru placé dans une situation passablement singulière.

Le chœur du carillon, écrit sur une basse contrainte, a du mouvement, et la phrase passionnée d'Arrias se détache avec beaucoup de relief sur l'ensemble.

Le finale, du reste, est bien traité, mais la situation de don Henrique, poursuivi par les alguazils, et jouant sa vie s'il ne s'enfuit promptement, est trop tendue pour que la musique ne paraisse pas insupportable, si bien faite qu'on puisse la supposer.

Le deuxième acte, après le caquet obligé des nonnes, s'ouvre par un des meilleurs morceaux de la partition : nous voulons parler du grand air de Fernande, dont l'andante surtout est d'une heureuse inspiration.

M^{me} Galli-Marié a fait applaudir aussi une chanson vivement rythmée, qui rappelle la sorrentine de *Piccolino* et la *Mandolinata* de populaire mémoire. C'est encore un morceau à l'espagnole — style Yradier, — avec tambourins et castagnettes, instruments dont M. Deffès, sous prétexte de couleur locale, a fait abus dans la partition. A la fin de la soirée, toute la batterie était sur les dents.

Il faut encore signaler dans cet acte une jolie romance de ténor et un duo passionné, mais le finale, nous devons l'avouer, nous a laissé une assez médiocre impression. Le morceau coulé dans la forme traditionnelle, a des formules usées jusqu'à la trame. C'est une pensée louable sans doute de nous ramener vers la simplicité des maîtres de l'opéra-comique, mais ce n'est pas en leur empruntant leurs procédés qu'on y parviendra.

Nous avouons n'avoir écouté le troisième acte que d'une oreille assez distraite : les fantaisies du poème ne nous ayant pas laissé le loisir de prêter à la musique l'attention à laquelle elle avait droit. Il nous souvient pourtant d'un petit chœur nuptial dont la mélodie agréable nous a été quelque peu gâtée par l'intervention des inévitables tambourins et d'un duo entre Arrias et Fernande qui renferme quelques phrases intéressantes. A partir de ce moment le trémolo et les mélodrames en sourdine prennent l'importance qu'ils avaient au théâtre de l'ancien boulevard.

En résumé l'opéra-comique de M. Deffès est l'œuvre d'un musicien estimable, qui nous a donné deux ou trois partitionnettes qu'on n'a pas oubliées, mais sa musique n'a pas l'intérêt de la nouveauté, ni l'éclat mélodique de ses maîtres et prédécesseurs.

L'interprétation est bonne au point de vue musical, mais laisse à désirer peut-être pour ce qui regarde la pièce. Le dialogue de M. Sardou, ses jeux de scène favorisés sont écrits ou calculés en vue d'artistes plus comédiens que ne le sont ordinairement des chanteurs. Cette réserve ne regarde point M^{me} Galli-Marié, dont le jeu spirituel et fin se ferait apprécier partout ailleurs qu'à la salle Favart. Son succès personnel a été très-vif à tous les égards. C'est là une artiste dans toute l'acception du mot. D'autre part, le comédien-chanteur Morlet s'est efforcé de tirer quelque parti du rôle peu sympathique d'Arrias. Celui de don Henrique est par trop sacrifié, mais le ténor Engel le fait valoir, chaque fois qu'il en trouve l'occasion. Barnolt, de son côté, a tiré grand parti de la scène opérette du deuxième acte. C'est une duègne très-réussie. Quant à M^{lle} Chevrier, elle a dit avec beaucoup d'expression les phrases passionnées que le compositeur lui a confiées et notamment l'andante du second acte qu'elle a chanté avec une grande égalité de voix. M^{lle} Chevrier a le physique de son personnage et sa beauté justifie la triple passion dont elle est poursuivie dans tout le cours de la pièce.

Enveloppons dans un éloge commun les autres artistes en donnant une place d'honneur à l'orchestre, très-habilement conduit, comme toujours, par M. Danbé. Nos félicitations aussi à M. Heyberger, chef de chœurs de l'opéra-comique.

CAMARGO A LA RENAISSANCE.

Les voleurs ont toujours réussi au théâtre : loin de dévaliser MM. les directeurs, ils les ont souvent enrichis. Voyez *Fra Diavolo*, *Zampa*, les *Diamants de la Couronne*, le *Courrier de Lyon*, *Cartouche*, les *Brigands*, etc., etc. Quelle bonne fortune pour les impresarii qui ont mis en scène les épopées de ces agréables assassins. Le bourgeois, assez couard de son naturel, raffole sur les planches de ces bandits farouches, quand il les juge inoffensifs pour sa chère personne et qu'une rampe lumineuse et protectrice les lui représente comme dans un rêve.

Nul doute que les aimables brigands, dont MM. Leterrier et Vanloo ont su entourer la *Camargo*, ne continuent cette heureuse veine. Vous y verrez, entre autres incidents mirifiques, les exploits du célèbre Mandrin, son flirtage avec la danseuse à la mode, vous verrez comme il roulait la police et avec quelle grâcet

il savait offrir à la dame de ses pensées des présents royaux, des colliers superbes qu'il lui avait dérobés la veille, comment enfin ce galantin s'est décidé un beau jour à dérober, avec les colliers, la personne qui les portait. Une vraie désinvolture de gentilhomme, ce Mandrin, un Richelieu de grande route ! Et quelles aimables gens que ceux qui servaient sous ses ordres. Il y a là surtout deux petits bandits adorables (j'ai nommé M^{les} Léa Dasco et Piccolo) que, contrairement à la tradition, on ne craindrait pas du tout de rencontrer le soir, au coin d'un bois. Et avec quel cœur on leur offrirait sa bourse !

Sur ces fantaisies amusantes des auteurs de la *Petite Mariée*, le maestro Lecocq a brodé une charmante partition, nullement indigne de ses aînées et cotoyant toujours avec bonheur le genre de l'opéra-comique. Tout est joli dans cette musique, tout y est proprement pensé et proprement écrit. Citons au hasard, parmi les morceaux les plus saillants, le final du premier et celui du second, la ronde : *Ils sont trente ou quarante*, qui ne manque pas de verdeur ; les couplets égrillards : *Laissez-moi, monsieur le voleur* ; la scène du ballet très-finement traitée ; les couplets vraiment irrésistibles de Berthelier : *Il s'est pâmé, Louis le bien aimé*, et la *Chanson de la marmotte*, qui sera populaire demain.

L'ensemble de l'interprétation est excellent de tout point. Au premier rang, M^{lle} Zulma Bouffar, bien connue jusqu'ici comme chanteuse charmante et diseuse experte, mais qui s'est révélée ce soir-là seulement comme ballerine tout à fait d'ordre. De la pointe et du ballon ! Pâlissez, étincelante Sangalli ; disparaissez, vaporeuse Mauri. M. Halanzier a trouvé celle qui pourra prendre votre redoutable succession dans le ballet de *Polyeucte*. *Rara avis*.

M^{me} Desclauzas, une femme tropicale, Berthelier et sa vieille verve toujours jeune, Vauthier et sa solide voix, Lary, un gentil trial, M^{lle} Milly Meyer, une toute mignonne ingénue, les piquantes Léa Dasco et Piccolo, déjà nommées, voilà les artistes qu'on applaudit au premier plan du nouveau succès du théâtre de la Renaissance.

M. Victor Koning a monté la pièce, c'est dire que rien n'y pêche par le goût et par le luxe intelligent. Il s'est même attaché pour la circonstance un chef d'orchestre di primo cartello, M. Adolphe Maton, qui, en huit jours, a su transformer sa petite phalange de musiciens et lui donner un style et une couleur inaccoutumés.

H. MORENO.

P. S. Toutes difficultés se trouvant aplanies entre M. Halanzier et son éminente pensionnaire, M^{me} Krauss, reprise de *Polyeucte*, de Charles Gounod, demain lundi, à l'Opéra. — La *Reine Berthe*, de MM. Jules Barbier et Victorin Joncières, ne demande qu'à voir le jour. Grand succès de répétition ; on en dit autant du ballet japonais de MM. Arnold Mortier, Gille et Métra.

A l'Opéra-Comique, où la seconde représentation des *Noces de Fernande* a mieux réussi que la première, grâce à une action finale plus serrée, — on répète chaque jour la *Suzanne*, de MM. Cormon, Lockroy et Paladilhe. M. Carvalho voudrait pouvoir offrir ce succès à son public dès le 15 décembre. — Jeudi dernier, lecture à l'Opéra-Comique de la *Courte-Échelle*, de MM. Laroumat et Membree, comédie lyrique qui va entrer immédiatement en répétition. Les rôles ont été distribués à MM. Morlet, Bertin, Maris, Queulain, Caisso, M^{mes} Chevrier, Dupuis et Decroix.

A la salle Ventadour, les *Amants de Vérone* continuent à briller sur l'affiche, avec Capoul et M^{lle} Heilbron en vedette. Pour succéder à l'opéra du marquis d'Ivry, rien encore d'arrêté. Même situation en ce qui touche la résurrection du Théâtre-Lyrique ; seulement une nouvelle idée, émise par M. Léonce Détroyat, directeur de l'*Estafette*, laquelle idée aurait pour but absolument artistique l'institution d'une LOTERIE D'UN MILLION en faveur de la fondation d'un OPÉRA POPULAIRE. — Une lettre de M. Détroyat soumet au ministre des Beaux-Arts tout un intéressant programme à ce sujet. Nous y reviendrons.

L'EXPOSITION INSTRUMENTALE RÉTROSPECTIVE

III

INSTRUMENTS A CORDES FROTTÉES ET PINCÉES.

Les instruments à cordes frottées par l'archet sont en grand nombre, et du plus grand prix, dans les vitrines du Trocadéro, ils ont été traités par les organisateurs de l'Exposition, avec une faveur toute particulière. On ne saurait la leur reprocher, tout en regrettant